



HAL
open science

Le syntagme nominal avec épithète de nature : une séquence figée ?

Eliane Delente

► **To cite this version:**

Eliane Delente. Le syntagme nominal avec épithète de nature : une séquence figée ?. Atelier franco-tunisien de Caen, Sep 2002, Caen, France. pp.145-164. hal-00012372

HAL Id: hal-00012372

<https://hal.science/hal-00012372v1>

Submitted on 21 Oct 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le syntagme nominal avec épithète de nature : une séquence figée ?

Eliane DELENTE¹

Cette étude fait suite à un travail² consacré à l'analyse de l'épithète de nature (désormais EN) qui m'a conduite à la définir par deux caractéristiques : 1- la nécessaire antéposition, 2- la relation analytique ou présentée comme telle entre l'EN et le substantif. Dans *un petit nain*³, elle explicite une propriété analytique du N ; dans *un dangereux terroriste, un habile magicien* et *l'épaisse forêt*, elle présente comme analytique une propriété stéréotypique. Si l'EN est avec le N dans une relation analytique (ou présentée comme telle), on explique alors :

- (1) le caractère partagé et notoire de la relation ;
- (2) le caractère général et stable de cette relation ;
- (3) le retrait de l'énonciateur, la propriété étant présentée comme valide pour tous les membres d'une même communauté linguistique et culturelle ;
- (4) le fait que la structure « Dét.+EN+N » est soustraite à toute détermination temporelle.

Par ailleurs, au plan formel, on observe de nombreuses restrictions sur des modifications internes à ce type de SN. La littérature sur le figement reconnaît aujourd'hui l'existence d'un continuum entre les séquences libres et les séquences figées, ce qui autorise à poser l'existence de divers degrés de figement⁴. Toutefois, il faut reconnaître que les travaux sur le figement ne portent guère sur l'adjectif antéposé. Il n'est donc pas surprenant que l'EN n'ait pas été étudiée dans cette perspective.

¹ Université de Caen, CRISCO UMR 6270

² Cf. Delente (2005)

³ Exemple emprunté à L. Gosselin (à paraître).

Mon propos est de montrer que le SN de structure « Dét.+EN+N » constitue une séquence qui est l'objet d'un certain degré de figement qu'il s'agit de décrire. Dans une première partie, j'analyserai les contraintes pesant sur ce type de SN successivement sur les plans prosodique, syntaxique et sémantique. Une deuxième partie visera à expliquer les opérations cognitives en jeu dans l'interprétation de ce SN. Ces analyses permettront enfin, dans une dernière partie, de caractériser certaines stratégies discursives en les opposant à d'autres. Selon que l'adjectif est antéposé ou postposé au substantif, les opérations cognitives en jeu sont totalement différentes.

1. LE FIGEMENT PROSODIQUE

Pour l'heure, les travaux sur la cohésion prosodique entre l'épithète antéposée et le substantif qui la suit sont pratiquement inexistantes. On sait toutefois que des phénomènes segmentaux comme la liaison et suprasegmentaux comme l'accent et l'intonation diffèrent selon que l'adjectif épithète est antéposé ou postposé au substantif. Si la liaison entre le substantif et l'épithète postposée est parfaitement facultative (les sujets parlants en réalité la font peu), elle est quasi-obligatoire entre l'épithète antéposée et le substantif qui suit. Y.C. Morin (1992, 246) étudiant les relations entre la forme libre de l'adjectif masculin singulier antéposé (*grand monument*) et la forme liée (*gran-t homme*) critique l'hypothèse morphophonologique de la liaison qui consiste à interpréter la forme libre comme une simple variante morphophonologique de la forme liée et soutient, dans la lignée de Mel'cuk (1982, 61), que la consonne de liaison est un suffixe qui s'ajoute à la forme libre du masculin : « Ce suffixe, cependant, a des propriétés assez atypiques. Dans la plupart de ses usages, il est prosodiquement attaché au mot qui suit, (...) ». ».

⁴ Voir G. Gross (1996, 16-17, 42-44, 50) et S. Mejri (1997).

Dans une toute autre optique, puisqu'il adopte une approche modulaire pour expliquer la place de l'adjectif épithète en français, H. Nølke (1996, 48) retient la focalisation comme facteur décisif, parmi bien d'autres, déterminant cette place. L'adjectif épithète relève de la focalisation simple qui se caractérise prosodiquement par un intonème conclusif. De là, il propose les deux règles suivantes expliquant la place de l'épithète :

- (1) Un adjectif antéposé ne constitue jamais à lui seul le foyer simple : ou bien il est focalisé avec son substantif ou bien il se trouve en dehors du foyer.
- (2) Un adjectif postposé est toujours focalisé : ou bien il forme le foyer avec son substantif, ou bien il est seul à être focalisé.

On peut donc conclure au manque d'autonomie prosodique de l'adjectif antéposé qui ne peut constituer à lui seul ni un groupe accentuel, ni un morphème intonatif, ni une unité focalisée. L'adjectif antéposé « adhère » au substantif qui le suit.

2. LE FIGEMENT SYNTAXIQUE

D'un point de vue syntaxique, on observe un blocage de toutes les transformations syntaxiques habituelles. Celles-ci sont bloquées non dans le sens où le SN modifié est agrammatical, mais la transformation supprime l'emploi de l'adjectif comme EN.

2.1. la postposition exclue

Sur cette question de la place de l'adjectif, je m'appuie sur L. Gosselin (à paraître) dont le propos est d'expliquer la régularité distributionnelle des connecteurs exprimant la consécution temporelle. Pourquoi peut-on dire *Et après, juste après* et non * *Et juste après, après*. L. Gosselin montre que cette régularité est dérivée d'une contrainte beaucoup plus générale sur l'ordre des constituants dans l'énoncé. Il soutient ainsi que « chaque occurrence d'un constituant doit pouvoir être interprétée de façon informative (qu'il s'agisse

d'informations de type conceptuel ou procédural) (...) par rapport à son cotexte gauche (et donc, au plan cognitif, par rapport aux informations déjà traitées). » (op. cit., 4). Cette contrainte s'appuie sur « la loi d'informativité » de Ducrot ou la « maxime de quantité » de Grice, qu'elle fait porter non plus uniquement sur les énoncés dans le discours, mais aussi sur les constituants à l'intérieur même de l'énoncé. Il propose alors un principe pragmatique très général, le PIC (Principe d'Informativité des Constituants) capable d'expliquer non seulement les régularités distributionnelles des connecteurs de succession temporels mais également la place de l'adjectif épithète et tout particulièrement l'antéposition des EN et des épithètes anaphoriques qui se trouve ainsi rattachée à un principe très général. Le PIC stipule que « lorsque deux constituants de l'énoncé apportent des informations telles que l'une implique (englobe) l'autre, c'est le constituant qui exprime l'information la plus générale qui doit précéder l'autre. » (op. cit., 22). Ce principe a déjà été formulé par B. Larsson (1994, 206 sq) en termes extensionnels mais les contre-exemples apparents réduisent ce principe à une simple tendance. A l'inverse, le Principe d'Informativité des Constituants (le PIC), conçu comme un principe pragmatique, peut expliquer les apparents contre-exemples. Si dans *les vertes prairies*, l'adjectif *vertes* précède le substantif *prairies*, c'est uniquement parce que l'adjectif *vertes* ne peut plus être informatif en postposition, puisque l'information apportée par cet adjectif est impliquée dans l'information apportée par *prairies*. Pourtant, deux types d'apparents contre-exemples apparaissent :

(1) le cas d'un adjectif en relation analytique avec le substantif mais postposé à celui-ci, comme dans *les prairies vertes*.

(2) le cas d'un adjectif relationnel antéposé au substantif, comme dans (1), exemple que j'emprunte à M. Wilmet, dans lequel le rite des vacances en quête de « couleur locale » est tourné en dérision :

(1) « *Eric loue le sous-sol ; moi, le premier ; la belle-mère se conserve le rez-de-chaussée, où se trouve la pièce commune, forcément meublée de bretonneries à rosaces et décorée d'assiettes de Quimper où rutilent du coq, du saint Yves, du saint Guénolé, du plouc en folklorique costume.* », (H. Bazin, *Le Matrimoine*, Seuil, 1967).

Le SN *les prairies vertes* apparaît donc comme une séquence mal formée du point de vue pragmatique. Selon le PIC, l'adjectif *vertes* devrait précéder le substantif *prairies*. Mais le PIC détermine non seulement la production, mais aussi l'interprétation des énoncés.

a) La violation apparente du principe dans les *prairies vertes* recevra une interprétation par implicature. Le locuteur considère au moment de l'énonciation que son interlocuteur ne peut inférer *vertes* à partir de *prairies*, car l'informativité des constituants dépend de l'état supposé des connaissances du récepteur.

Selon le PIC, ce sont les besoins de la communication qui imposent l'ordre des constituants dans l'énoncé. En voici un bon exemple en (2) :

(2) « *Toute cette eau m'ennuie ! Ce rose, ce gris, ce bleu, ce rouge m'assomment. Je rêve de terre ferme et d'arbres verts, de buissons et de fleurs. Il me faut un jardin !* », (F. Eden, *Un jardin à Venise*, Ed. Le serpent de mer, 2002).

L'information conceptuelle véhiculée par l'adjectif *verts* est incluse dans celle véhiculée par le substantif *arbres* et l'adjectif est pourtant postposé. La postposition indique au lecteur quels sont les traits conceptuels de « arbres » qui sont pertinents, ce qui est confirmé par la présence d'un contexte oppositif autorisant la paraphrase suivante : « Je rêve d'arbres parce que les arbres sont verts, et non roses, gris et bleus ».

b) L'antéposition marquée de *folklorique* par rapport à *costume* dans en folklorique costume (qui devrait normalement le précéder) est perçue comme un moyen syntaxique de respecter le PIC (qui sans cela serait transgressé), et indique donc, par inférence, que le contenu de *folklorique* est à interpréter comme inclus dans celui de *costume*. L'adjectif *folklorique* est donc à interpréter comme une EN. Nous y reviendrons.

Quand un adjectif dans une relation analytique avec le nom est postposé à celui-ci, on a vu que la seule postposition présentait le contenu conceptuel de l'adjectif comme non subsumé par le N. Le récepteur est donc conduit à interpréter l'adjectif comme informatif et celui-ci perd alors sa valeur d'EN. Conséquemment, la propriété exprimée par l'adjectif ne sera pas interprétée comme essentielle à tous les membres d'une même catégorie. Autrement dit, l'adjectif restreint l'extension du N. Produire le SN *la forêt épaisse*, c'est laisser entendre que toutes ne le sont pas.

2.2. La non-prédicativité

La prédication ne permet pas le maintien de la valeur d'EN. Soient (3) et (4) :

(3) *Cette prairie est verte.*

(4) *Ce nain est petit.*

Certes, les contextes dans lesquels peuvent apparaître (3) et (4) ne sont pas légion précisément parce que les adjectifs *verte* et *petit* ne sont pas informatifs. Puisqu'ils sont en relation analytique avec le nom, ils devraient le précéder pour respecter le PIC. La violation apparente du PIC en (3) et (4) peut néanmoins recevoir une interprétation par implicature. Le récepteur attribuera à ces adjectifs un sens de valorisation (comprenant une intensification de la qualité) ce qui a pour effet de les rendre informatifs. Cette analyse est confirmée par le fait que l'insertion d'un adverbe d'intensité explicite cette interprétation et les rend plus naturels :

(5) *La / Cette prairie est particulièrement verte.*

(6) *Le / Ce nain est très petit.*

(7) *Le / Ce magicien est particulièrement / très habile.*

(8) *Le / Ce terroriste est particulièrement / très dangereux.*

(9) *La mer est particulièrement bleue.*

Dire alors :

(10) *Le / Ce marin est hardi.*

(11) *Le / Ce terroriste est dangereux.*

(12) *La / Cette sorcière est méchante.*

c'est encore laisser entendre qu'ils le sont plus que d'autres : l'adjectif restreint l'extension du N puisque le locuteur attribue une propriété à un individu singulier, propriété qui permettra d'opposer celui-ci aux autres individus au sein d'une classe. Le contenu conceptuel de l'adjectif n'est plus présenté ici comme subsumé par celui du substantif. La structure prédicative force à interpréter l'adjectif comme informatif.

Du point de vue énonciatif, la prédication est clairement assumée par un énonciateur identifiable. Alors que dans le SN avec EN, la caractérisation n'est pas assumée par un énonciateur identifiable. Autrement dit, il y a retrait de l'énonciateur, au profit d'un énonciateur universel, anonyme -un effet de polyphonie. Loin d'attribuer une propriété à un objet, le locuteur rappelle une propriété analytique (ou présentée comme telle) de la catégorie. La structure prédicative supprime donc l'emploi de l'adjectif comme EN.

2.3. Impossibilité d'un adverbe d'intensité

L'insertion d'un adverbe de degré comme *très* exprimant la quantification de l'intensité d'une propriété entraîne une modification dans le SN de structure « Det+EN+N ». En termes d'informativité des constituants, l'insertion de l'adverbe *très* rend l'épithète antéposée plus informative : le locuteur attribue

une qualité à l'objet et il en quantifie l'intensité. Ce degré supérieur d'informativité autorise alors la postposition. Soient les exemples (13) et (14) :

(13) *un / le / ce très hardi marin*

(14) *un / le / ce marin très hardi*

En termes extensionnels, l'insertion d'un adverbe de degré comme *très* n'implique plus que la propriété s'applique à tous les N de la catégorie. Dans (13), le locuteur laisse entendre que le marin en question est plus hardi qu'un autre et l'adjectif perd alors son emploi comme EN. Ce qui ne saurait surprendre. L'EN vise à ce que le récepteur reconnaisse un objet dans sa caractérisation générale. J'ai soutenu dans E. Delente (sous presse) que le SN avec EN déclenche une interprétation par évocation globale de l'objet. L'EN ne fait donc aucune place aux contingences ; au contraire, elle présente l'objet dans sa permanence et sa généralité, ce qui est une opération cognitive fort différente de celle qui consiste à décrire un objet singulier en utilisant la quantification de l'intensité d'une propriété.

2.4. L'absence de paradigmes

La postposition d'un adjectif indique qu'il y a eu sélection au sein d'un paradigme, ce qui confère précisément un caractère informatif à l'adjectif. L'adjectif *verts* dans *les arbres verts* résulte d'une sélection au sein du paradigme des couleurs. L'adjectif *épaisse* dans *la forêt épaisse* résulte d'une sélection au sein d'un paradigme : dense, clairsemée, fournie, touffue etc.

Alors que l'adjectif dans une relation analytique avec le N et antéposé à celui-ci n'indique nullement qu'il y a sélection au sein d'un paradigme. Dans *Les vertes prairies*, il ne s'agit pas de prairies qui s'opposent à des prairies qui seraient autres, plus ou moins vertes⁵. On peut faire la même analyse pour les exemples suivants :

⁵ Pour une analyse semblable, voir S. de Vogué (sous presse).

(15) *le hardi marin,*

(16) *le dangereux terroriste,*

(17) *la méchante sorcière.*

auxquels on peut ajouter cet exemple de Baudelaire (Les phares) :

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures

Il est par ailleurs remarquable que, pour un même substantif, deux épithètes non seulement distinctes mais contradictoires peuvent être employées comme EN.

Soient (18) et (19) :

(18) *une noble ambition*

(19) *une folle ambition*

Dans les deux cas, un trait typique est présenté comme analytique. Seule demeure dans le SN cette relation analytique qui ne suppose pas l'existence d'un paradigme de l'adjectif avec lequel il n'entretient plus aucune relation.

2.5. Contraintes sur la coordination

L'adjectif antéposé est le plus souvent un lexème, il est rarement la tête d'un syntagme adjectival. C'est dire que les cas d'adjectifs coordonnés à un autre adjectif sont peu nombreux et qu'ils deviennent rarissimes quand l'adjectif est employé comme EN. M. Forsgrén (1978) a été le premier à analyser les contraintes pesant sur la coordination de plusieurs adjectifs antéposés. A la suite de Damourette et Pichon, il observe qu'à l'antéposition, la coordination par virgule du type « adj. + virgule + adj. », ou par *et* ou bien encore par *ou* est rare. Il faut noter toutefois que cette rareté est sans doute liée à la nature du corpus étudié. En poésie, ces coordinations sont plus fréquentes. En voici un exemple de V. Hugo :

Et qui, dans le triomphe et la rumeur, dédie

Son drame à l'immobile et pâle tragédie ! (Les Contemplations, Livre cinquième, En Marche)

La coordination de deux adjectifs antéposés avec *mais* est absente des relevés de M. Forsgrén mais il cite deux exemples d'A. Blinkenberg (1933) :

(20) *le petit mais substantiel livre ...*

(21) *une importante mais occulte fonction...*

On conçoit aisément les raisons d'une telle rareté. Quand l'EN n'est pas dans une relation analytique avec le N, mais qu'elle présente cette relation comme telle, on a vu que le plus souvent, la propriété était stéréotypique. C'est dire qu'il n'y a pas d'EN sans évidence : évidence analytique ou évidence stéréotypique présentée comme de l'évidence analytique. L'utilisation d'un connecteur argumentatif introduisant une propriété à visée argumentative inverse de celle qui précède *mais* ne favorise pas cette évidence, bien au contraire. Pourtant, A. Blinkenberg nous fournit deux exemples auxquels j'ajouterai ces deux autres :

(22) *Tu as vécu une certes pénible mais enrichissante expérience.*

(23) *...de rudes mais glorieux combats.*

On verra ultérieurement que ces restrictions formelles sont corollaires de contraintes cognitives également. En bref, on observe une contrainte assez forte sur la coordination de plusieurs EN antéposées. Sauf erreur de ma part, le cas n'est pas signalé dans la littérature sur le figement d'une séquence linguistique qui, tout en acceptant les diverses transformations syntaxiques, cesse ipso facto d'exister en tant que telle.

3. LE FIGEMENT SÉMANTIQUE

D'un point de vue sémantique, le SN avec EN n'est certes pas opaque. En fait, l'interrogation porte plutôt sur la notion de produit. Peut-on encore parler de signification produite quand la combinaison a lieu entre un nom et un adjectif dont le contenu sémantique est impliqué / englobé dans celui du nom ? La combinaison ne produit guère autre chose que la redondance. L'adjectif, traditionnellement considéré comme un modifieur du substantif, en restreint

l'extension. Or, rien de tel pour l'EN qui exprime une propriété analytique (ou supposée telle) commune à tous les N de la catégorie.

Le SN avec EN n'est pas assimilable à une catégorie simple, en l'occurrence à un substantif, dans la mesure où il connaît des emplois rhétoriques et poétiques que ne permet pas le substantif seul et il exige pour son interprétation une opération cognitive spécifique que je développerai ci-dessous. Mais il s'apparente à une catégorie simple puisque la redondance produite par le caractère analytique (ou supposé tel) de la propriété exprimée par l'adjectif ne modifie pas le substantif et n'en restreint pas l'extension.

La séquence n'est pas stockée dans la mémoire à long terme. Il est clair que nous n'avons pas à apprendre telles quelles les suites *l'épaisse forêt*, *un habile magicien* et *le vaillant chevalier*, alors que nous devons le faire pour les suites *blanc-bec* ou *libre service*.

Toutefois, Y.C. Morin (1992) montre qu'avec certains adjectifs, le rôle de la mémorisation est décisif. Il explique que les sujets testés devaient antéposer des adjectifs tels que *franc* et *blanc* à un substantif masculin : *franc* et *entretien*, *blanc* et *amas*. Ils devaient ainsi utiliser la forme liée de l'adjectif masculin. L'auteur conclut que « les sujets n'ont pas intériorisé de formes liées, parce qu'elles ne sont pas utilisées et qu'ils n'ont donc pas l'occasion (ou pas assez souvent l'occasion) de les entendre. La stratégie d'évitement (la plupart des sujets testés ont utilisé la forme libre) leur permet de s'en passer et perpétue leur non-emploi. ».

Par ailleurs, un enfant en apprentissage ne demande pas « C'est quoi une méchante sorcière ? » mais plutôt « C'est quoi une sorcière ? », « Pourquoi est-elle méchante ? ». C'est dire que l'enfant apprendra⁶ très vite la relation

⁶ Cet apprentissage passe en partie par la lecture de contes merveilleux. C'est pourquoi, dans une étude à paraître, j'ai posé et vérifié l'hypothèse que les EN constituent l'une des caractéristiques formelles de la littérature enfantine. Dans le genre « conte merveilleux »,

analytique qui unit l'adjectif et le N, mais le syntagme conserve son caractère syntagmatique, irréductible à une catégorie simple.

Enfin, les SN avec EN ne sont pas des unités polylexicales qui font partie du lexique de la langue car ils n'entrent pas dans des relations de synonymie, d'antonymie, d'homonymie ou de toute autre forme de lien qui structure le lexique.

La séquence linguistique n'est donc pas mémorisée telle quelle mais l'association de la propriété analytique exprimée par l'EN avec le contenu conceptuel véhiculé par le substantif est inscrite en langue et à ce titre elle fait partie de notre mémoire à long terme. La part de la dimension culturelle est ici déterminante.

4. LES OPÉRATIONS COGNITIVES EN JEU

4.1. *Evocation vs description*

Les contraintes prosodiques et syntaxiques qui pèsent sur ce syntagme en font une séquence formelle qui présente une tendance au resserrement, à la condensation, qui l'apparente aux énoncés proverbiaux, aux énoncés poétiques et au discours épideictique dont les caractéristiques formelles sont la densité, la contrainte et les parallélismes morpho-syntaxiques. Par ailleurs, on observe dans tous ces cas un désancrage spatio-temporel et pragmatique-énonciatif qui entraîne un effet de polyphonie. Ce degré de figement véhicule notamment une information d'ordre procédural qui déclenche chez le récepteur un mécanisme interprétatif spécifique. Pour décrire ce mécanisme cognitif, j'utiliserai le modèle sémantico-cognitif développé par M. Dominicy⁷. Il oppose deux stratégies de production et d'interprétation des textes qui sont la *description* et l'*évocation*.

elles assurent une fonction pédagogique permettant d'enseigner aux jeunes enfants des connaissances analytiques et stéréotypiques sur le monde.

Dans les textes qui mettent en oeuvre la *description*, il s'agit de provoquer chez le récepteur la formation d'une représentation mentale encore épisodique de l'objet. Exemple : « En général, il faut se garder d'anticiper sur les résultats de ses entreprises. »

Dans les textes qui mettent en oeuvre *l'évocation*, il s'agit de susciter chez le récepteur, par le biais d'une écriture formellement contrainte, l'émergence d'une représentation prototypique déjà disponible, partagée, et donc inscrite dans la mémoire à long terme. Exemple : le proverbe « Qui va à la chasse perd sa place » qui évoque une catégorie événementielle générale.

La thèse que nous défendons est la suivante : l'EN (antéposée) déclenche, pour son interprétation, le mécanisme cognitif qu'est *l'évocation* alors que l'adjectif postposé déclenche une toute autre opération cognitive, la *description*. C'est parce que le locuteur décide d'adopter une stratégie évocative qu'il utilise un syntagme relativement figé. Et c'est parce que le syntagme est relativement figé qu'il déclenche pour son interprétation le mécanisme cognitif de *l'évocation*.

L'EN conduit donc le récepteur à une représentation générale et prototypique (ou présentée comme telle) de l'objet. Le locuteur de *un dangereux terroriste* présente la propriété *dangereux* comme une propriété analytique, attachée à tous les terroristes, cette association étant présentée comme stockée dans la mémoire à long terme. La propriété analytique, donc non-informative, conduit le récepteur à « évoquer » une représentation générale, donnée pour permanente, de l'objet désigné par le substantif.

Quant à l'adjectif postposé, il résulte d'une sélection paradigmatique. Un SN comme *La robe verte* constitue une séquence formellement non contrainte qui est

⁷ Voir notamment Dominicy (1989b), (1990), (1992), (1994a), (1995c), (1996a) et Dominicy & Frédéric (2001).

à relier à un mécanisme cognitif, la description, suscitant chez le récepteur une représentation épisodique et inédite.

4.2. Figement et évocation

Le figement s'associe à l'opération cognitive de trois façons différentes :

1) le figement confère à la séquence une structure analogique à celle de la représentation évoquée. L'étroite cohésion prosodique et syntaxique mime l'impossibilité de dissocier le concept auquel renvoie le substantif et la propriété exprimée par l'adjectif. L'étroite cohésion formelle est analogue à l'impossibilité de disjoindre la relation analytique. Les SN *un dangereux terroriste, un habile magicien* et *l'épaisse forêt* conduisent à l'interprétation : *Il n'y a pas de terroriste qui ne soit dangereux, pas de magicien qui ne soit habile, pas de forêt qui ne soit épaisse.*

On comprend alors que la limitation sur la coordination de plusieurs adjectifs antéposés est à relier à une limitation d'ordre cognitif car elle constitue une entrave au déclenchement du mécanisme évocatif.

2) le figement transpose au niveau d'un fragment discursif les propriétés formelles (et notamment phonologiques) du mot simple. L'EN à elle seule ne peut constituer ni un groupe accentuel, ni un morphème intonatif, ni une unité focalisée. L'adjectif antéposé « adhère » au substantif qui le suit et s'apparente ainsi à un mot simple. A nouveau, la limitation sur la coordination trouve sa raison d'être. Sur le plan formel, plus la séquence comprend d'adjectifs coordonnés, plus elle est longue et moins elle est soudée, notamment phonologiquement. En effet, s'il est aisé, par le biais d'une EN, d'évoquer une représentation qui se donne comme prototypique et générale, le mécanisme évocatif devient compromis quand les propriétés sont diverses et nombreuses, d'où la rareté de cette construction.

3) Le degré de figement véhicule une information d'ordre procédural qui conduit le récepteur à adopter une stratégie évocative, provoquant ainsi une représentation générale et prototypique (ou présentée comme telle) de l'objet.

4.3. EN et évocation

Tous les SN avec EN déclenchent-ils, pour leur interprétation, un mécanisme évocatif ? On a déjà noté la difficulté de coordonner deux EN. Or, la difficulté est encore plus grande si les EN sont coordonnées par un connecteur argumentatif à orientation argumentative contraire tel que *mais*. Et pourtant, on rencontre quelques cas de ce type. Revenons à l'exemple (22) signalé ci-dessus : *Tu as vécu une certes pénible mais enrichissante expérience*. Un examen rapide conduirait aisément à considérer que les deux adjectifs ne sont pas employés comme EN. Puisque la propriété exprimée par l'EN est en relation analytique avec le nom (ou donnée comme telle), elle est présentée comme incontestée, comme une évidence qui n'autorise pas la discussion. Or, les propriétés exprimées dans cet exemple offrent matière à discussion. En effet, cet exemple suppose les deux SN suivants : *une pénible expérience* et *une enrichissante expérience*, qui présentent des orientations argumentatives sinon contraires, disons divergentes. Mais alors, comment expliquer l'antéposition de ces adjectifs ? En fait, la particularité de la construction requiert une analyse plus fine qui permet d'expliquer l'emploi des adjectifs comme EN. L'exemple obéit à la contrainte suivante : les deux SN doivent être reliés au sein d'un topos ou d'une maxime de forme propositionnelle : *Toute expérience même pénible est toujours enrichissante* ou encore *Il y a toujours du bon dans une expérience malheureuse*. Le SN renvoie alors à une catégorie connue, générale, disponible dans la mémoire à long terme ou présentée comme telle. Ce type de SN n'est donc interprétable qu'en instanciant des propositions très générales, des lieux communs. Quand il ne le peut pas, le SN trop long et trop peu contraint

formellement n'est plus alors en mesure de déclencher chez le récepteur un processus évocatif. Dans l'exemple (22), il suffit qu'on puisse relier les 2 EN à un topos qui permet d'allier les deux représentations (une pénible expérience et une enrichissante expérience) à l'intérieur d'un raisonnement plus complexe dans lequel la relation entre l'investissement coûteux et l'enrichissement subséquent est présentée comme évidente.

On observe le même fonctionnement avec (20), (23) et (24) :

(20) *le petit mais substantiel livre...*

(20) est fondé sur une opposition des lieux de la quantité et de la qualité : *La qualité l'emporte sur la quantité.*

(23) *...de rudes mais glorieux combats*

Le SN évoque une catégorie générale qui pourrait se nommer *On n'a rien sans rien* ou *La gloire suit le courage* ou encore *On récolte ce qu'on sème.*

(24) *Une belle mais venimeuse jeune fille*

L'objet évoqué en (24) instancie une catégorie générale du type *Il faut se méfier de ce qui brille* ou *Tout ce qui brille n'est pas or* ou encore *La beauté est parfois dangereuse / funeste.*

4.4. *Evocation directe et indirecte*

Jusqu' alors nous avons présenté les mécanismes de *description* et d'*évocation* comme s'opposant de manière radicale. Cette opposition dans Dominicy (2001,135-165) perd de son tranchant grâce à la prise en compte du rôle joué par les perceptions et les émotions dans les représentations mentales. Il s'appuie ici sur les travaux du neurologue Antonio R. Damasio (1995, 1997).⁸

⁸ Pour Damasio, les représentations mentales sont hétérogènes ; elles résultent 1- d'informations d'ordre cognitif mais également 2- d'informations d'ordre perceptuel ou émotif. Les processus émotifs et perceptuels sont des modes d'appréhension immédiate du réel. Grâce à eux, l'individu procède à des évaluations non-délibératives de son environnement, ce qui le conduit à la prise de décision. Les émotions et perceptions participent donc d'une rationalité pratique (non délibérative). Damasio montre que chez les sujets présentant une lésion frontale, il existe une corrélation systématique entre d'une

Sur la base de cette thèse et d'une critique de l'ouvrage de Lakoff et Turner (1989) consacré à la métaphore, Dominicy (2001, 154) avance l'hypothèse selon laquelle l'évocation de représentations purement cognitives passe nécessairement par des représentations émotives ou perceptuelles non dissociables de certains états somatiques, ou de la mémoire de tels états. Selon cette hypothèse, si X recourt à l'évocation de représentations déjà disponibles et partagées (ou supposées telles) c'est pour susciter : 1) une reconnaissance du prototype, du général, de la catégorie, 2) une émotion, et dès lors implanter chez le récepteur une disposition à l'action dont le contenu actionnel reste très indéterminé.

Il distingue alors l'évocation directe concernant les proverbes métaphoriques et l'évocation indirecte relative à la poésie et au discours épideictique (discours d'éloge ou de blâme). Le proverbe métaphorique évoque directement car les informations d'ordre perceptuel ne peuvent s'intégrer à aucune représentation épisodique de l'événement.⁹ Quant aux textes poétiques ou épideictiques, ils évoquent indirectement car certaines dispositions ne peuvent s'ancrer dans l'esprit du récepteur sans ces informations d'ordre perceptuel ou émotif. Leur rôle est de capter la singularité de l'objet envisagé. Cependant, la représentation suscitée offre de telles déficiences qu'elle ne peut atteindre au statut pleinement épisodique exigé par la description. Si l'on applique ce modèle au SN avec EN, on observe en effet que la représentation suscitée est déficiente à plus d'un titre

part, l'impossibilité de raisonner juste (qui conduit à des prises de décision désastreuses, en désaccord avec ses projets personnels, les conventions sociales et les principes moraux) et d'autre part l'incapacité d'exprimer et ressentir des émotions.

⁹ M. Dominicy soutient que le proverbe *A bon chat bon rat* ne peut être ni employé ni interprété si l'on ne tient pas compte des informations perceptuelles véhiculées par les concepts *chat* et *rat* - chacun de nous peut se remémorer l'attitude agressive d'un chat -. La prise en compte de ces informations perceptuelles implique que le proverbe ne peut s'employer que dans les cas de confrontation directe et agressive.

et la prise en compte des informations perceptuelles ou émotives va permettre d'expliquer l'effet de « mise en présence » de l'objet évoqué.

La représentation de l'objet est déficiente car : (1) une seule propriété suffit à peine pour décrire de manière satisfaisante un objet. Mais surtout (2) l'adjectif étant en relation analytique avec le nom, l'information conceptuelle véhiculée par l'adjectif est englobée dans l'information conceptuelle véhiculée par le nom. La propriété étant valable pour tous les membres de la catégorie, les informations perceptuelles ou émotives apportées sont parfaitement insuffisantes pour capter la singularité de l'objet. L'adjectif est traditionnellement considéré comme un modifieur du substantif, il en restreint l'extension. Or, rien de tel avec l'EN. Le SN *Les vertes prairies* contient bien une information d'ordre perceptuel : la couleur verte. Mais *vertes* ne résulte pas d'une sélection paradigmatique, il n'est pas informatif comme dans les prairies vertes ou mieux dans *la robe verte*. Cette information est inapte à capter la singularité de l'objet puisqu'elle se limite à avancer une propriété que tous les objets de la catégorie possèdent. En revanche, le processus évocatif permet au récepteur d'accéder à des informations perceptuelles ou émotives telles que la fraîcheur, la fertilité, l'éventuelle proximité d'une rivière, etc. Si ces informations ne sont pas données explicitement, c'est qu'elles font partie de la représentation prototypique des « vertes prairies ». Il n'est donc plus nécessaire de les mentionner. L'adjectif *vertes*, par le processus de l'évocation, déclenche une mise en présence de l'objet. Cette mise en présence de l'objet entraîne le récepteur à éprouver ou se remémorer une émotion ou une perception liée à ses états somatiques ou à la mémoire de ceux-ci (quelque chose comme le bien-être). Dans *l'épaisse forêt*, l'adjectif met en scène un enchevêtrement de ronces et de fougères mais aussi une certaine obscurité, une appréhension relative à la perte de son chemin etc. Autrement dit, l'EN *épaisse* ne décrit pas, en ce sens qu'elle

ne suscite pas une représentation épisodique de l'objet. Au contraire, le SN est censé renvoyer à du connu. L'origine de ces informations perceptuelles ou émotives est à chercher 1) dans notre expérience du monde mais aussi 2) dans les réminiscences littéraires qui peuvent remonter jusqu'à *La belle au bois dormant* ou *Le petit poucet*.

On peut décrire le processus évocatif déclenché par le SN avec EN de la façon suivante. Le SN avec EN comprend :

(1) des informations purement cognitives : en ce qui concerne l'adjectif, elles sont vagues, déficientes d'un point de vue informatif puisque le récepteur ne dispose que d'une propriété impliquée (ou présentée comme telle) par le contenu conceptuel du N.

(2) des informations perceptuelles ou émotives : voici un exemple de représentation prototypique suscitée chez le récepteur par le SN *la méchante sorcière*. Par le biais de l'évocation, le récepteur a accès à une représentation eidétique : les cheveux hirsutes et crépus, le nez crochu, les ongles fourchus, le dos voûté, les couleurs dominantes : le vert et le noir. Il a accès à des perceptions auditives : la voix éraillée, les ricanements. Ces perceptions visent à implanter chez lui certaines dispositions émotives telles que la frayeur ou la crainte. Ces dispositions émotives orienteront la prise de décision dans le sens où il adoptera une attitude de retrait.

Comment analyser la représentation prototypique suscitée chez le récepteur par le SN *Le hardi marin* ? Le récepteur a accès à la remémoration de perceptions visuelles (mains calleuses, debout, fait face aux éléments déchaînés, se livre à des manoeuvres difficiles et périlleuses au milieu de la tourmente), auditives (voix puissante et rude, le fracas des flots) qui conduisent à une disposition émotive (l'admiration) orientant une éventuelle prise de décision (une attitude d'attirance).

Examinons un dernier exemple avec un N désignant un objet inanimé : la représentation prototypique suscitée chez le récepteur par le SN *La sombre nuit*. Le récepteur aura accès à des perceptions visuelles (ombres entr'aperçues au bénéfice d'une pâle clarté, formes d'objets ou d'êtres difficilement identifiables), à des perceptions auditives (craquements, sifflements et autres bruits étranges). La remémoration de ces perceptions conduit le récepteur à une disposition émotive telle que la frayeur ou la crainte et il adoptera conséquemment une attitude de retrait.

Quand le N désigne un être humain, la singularité de l'individu est assurée par le déterminant spécifique. Mais le processus évocatif conduit à « incarner » la valeur exprimée par l'EN dans cet individu singulier qui devient alors le parangon de cette valeur. L'EN assure ainsi la promotion de l'être humain singulier au rang d'un modèle : *le hardi marin* est certes un marin singulier mais hissé au rang de « modèle » ou de « nature ». La nature même de la sorcière c'est *la méchante sorcière* de même que la nature même du chevalier c'est *le vaillant chevalier*. On explique encore une fois la rareté des coordinations entre EN par la difficulté cognitive à se représenter un individu comme le modèle de plusieurs valeurs différentes. Le SN avec EN permet donc de *donner à voir*, de rendre présente la valeur exprimée par l'EN en tant qu'elle est incarnée dans un individu singulier désigné par le N.

Quand le N désigne un objet inanimé, la représentation prototypique est suscitée par les informations purement cognitives et les informations perceptuelles ou émotives que le récepteur se remémorera. L'effet est une mise en présence de l'objet qui favorisera chez lui une disposition émotive.

Cette analyse permet en outre d'expliquer une construction à caractère ludique et atypique : il s'agit d'adjectifs relationnels employés comme EN. Soit l'exemple (2) *en folklorique costume*. La bizarrerie de cet exemple vient de ce que

l'antéposition impose au lecteur d'interpréter la propriété exprimée par l'adjectif *folklorique* comme une propriété analytique de *costume* afin de susciter chez lui, par le biais de l'évocation, une représentation prototypique de l'objet. Cette information procédurale (véhiculée par l'antéposition) entre en conflit avec l'impossibilité (ou pour le moins la grande difficulté) d'éprouver ou de se remémorer une perception ou une émotion liée à cette représentation. On explique ainsi la rareté de cette construction et la fonction de dérision ou de parodie qui lui est attachée. Dans l'univers des Bretons en question, un *costume* est par définition *folklorique*, il ne peut pas ne pas être *folklorique*. Le processus d'évocation, dans ces cas, ne parvient pas à créer cet « effet de présence » qui lui est propre.

En conclusion, la place de l'EN apparaît donc contrainte par un principe pragmatique général régissant l'ordre des constituants dans l'énoncé et le traitement cognitif des informations véhiculées par ces constituants. Dans le cas de l'EN, on observe un respect maximal de ce principe puisque l'EN n'est pas à proprement parler moins informative que le N qui lui succède, elle est rigoureusement non-informative (ou présentée comme telle), l'information conceptuelle de l'EN étant entièrement subsumée par celle qui est transmise par le N. Ce respect maximal du PIC se double d'une tendance au figement de la séquence « Dét. + EN + N » qui véhicule une information procédurale déclenchant chez le récepteur une représentation prototypique de l'objet qui a pour effets un traitement polyphonique de la séquence et une mise en présence de l'objet évoqué.

BIBLIOGRAPHIE

- Blinkenberg, A., 1933, *L'ordre des mots en français moderne*, II. Copenhague-Munksgaard.
- Gréciano, G., 2000, éd. : *Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif. Etudes de linguistique comparée français / allemand*, Éditions Peeters, Louvain-Paris.
- Gross, G., 1996 : *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*. Ophrys.
- Damasio, A.R., 2002, *Le sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*. Poches Odile Jacob.
- 1997, *L'erreur de Descartes*, Poches Odile Jacob.
- de Vogué, S., sous presse : Fugaces figures : la fonction énonciative des adjectifs antéposés. *Actes du colloque « L'adjectif en français et à travers les langues »*, Caen, Presses Universitaires de Caen.
- Delente, E., (2005), L'épithète de nature ou « Les terroristes sont-ils dangereux ? ». *Actes du colloque « L'adjectif en français et à travers les langues »*, Caen, Presses Universitaires de Caen.
- Dominicy, M., 1988, Y a-t-il une rhétorique de la poésie ?. *Langue Française* n° 79, p. 51-63.
- 1989a, *Le souci des apparences. Neuf études de poétique et de métrique*, Bruxelles, Editions de l'université.
- 1989b, De la pluralité sémantique du langage. Rhétorique et poétique. *Poétique* n°80, p. 499-514.
- 1990, Prolégomènes à une théorie générale de l'évocation. Vanhelleputte M. eds.
- 1991, Sur l'épistémologie de la poétique. *Histoire, Epistémologie, Langage* n°13/1, p. 151-174.
- 1992, Pour une théorie de l'énonciation poétique. *Enonciation et parti pris*, Actes du colloque de l'université d'Anvers. Ed. : W. de Mulder, F. Scherewegen et L. Tasmovski.
- 1993, Mimesis. Théorie et pratique de la description littéraire. Louvain. Ed. : M. Vanhelleputte et L. Somville, Vol. 2, p. 43-55.
- 1994a, Du « style » en poésie. *Qu'est-ce que le style ?* dir. G. Molinié et P. Cahné, PUF, Paris.
- 1995c, Rhétorique et cognition : vers une théorie du genre épideictique. *Logique et analyse*, 150, p. 1-19.
- 1995d, La perception dans « Serres Chaudes ». *Degrés* n° 84 « Pragmatique et poétique ».
- 1996a, La fabrique textuelle de l'évocation. Sur quelques variantes des *Fleurs du Mal*. *Langue Française*, n° 110, p. 35-47.

- 1996b, Le genre épictique : une argumentation sans questionnement ? Hoogaert, C., éd. : *Argumentation et questionnement*, Paris, PUF, p. 1-19
- 1997, Deux études de Baudelaire. *Projet ARC « Typologie textuelle et théorie de la signification*, Rapport de recherches n°5, U. L. B.
- 1998, « Tête de faune », ou les règles d'une exception. *Projet ARC Typologie textuelle et théorie de la signification*, Rapport de recherche n° 6, U. L. B.
- 2001, *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*. Sous la direction de M. Dominicy et Madeleine Frédéric, Delachaux et Niestlé, Paris.
- Gosselin, L., à paraître, Contraintes pragmatico-cognitives sur l'ordre des constituants. Le cas des séquences de connecteurs exprimant la consécution temporelle. *Linguistique du texte et du discours*, P. Lane, éd., Presses universitaires de Rouen.
- Forsgrén, M., 1978, *La place de l'adjectif épithète en français contemporain*. Stockholm, Almqvist et Wiksell.
- Kleiber, G., 2000, Proverbe : sens et dénomination » dans *Micro- et macrolèxème et leur figement discursif* », G. Gréciano, éd., Peeters, Louvain, Paris.
- Lakoff, G. et Turner, M., 1989, *More Than Cool Reason. A field guide to poetic metaphor*. Chicago, Chicago University Press.
- Mejri, S., 1997, *Le figement lexical. Descriptions linguistiques et structuration sémantique*. Publications de la Faculté des lettres. La Manouba.
- Morin, Y. C., 1992, Un cas méconnu de la déclinaison de l'adjectif français : les formes de liaison de l'adjectif antéposé. A. Clas, éd., *Le mot, les mots, les bons mots*, Presses de l'Université de Montréal.
- Nølke, H., 1996, Où placer l'adjectif épithète ? Focalisation et modularité. *Langue Française*, n° 111, Paris.

